

NATACHA HENRY

MARIE ET
BRONIA
LE PACTE DES SŒURS



Albin Michel

CHAPITRE 1

VARSOVIE, 1860-1878

Tout au long du XIX^e siècle, une grande partie de la Pologne fut occupée par l'armée russe. Sur une carte du monde, ce pays avait tout simplement été effacé : rattachée à l'empire du tsar, la Pologne n'existait plus. Et pour casser toute tentative de révolte, les soldats russes arpentaient les rues, d'un air féroce. Ils vérifiaient que les habitants ne parlaient pas le polonais, leur langue natale, mais le russe, et qu'ils n'étaient pas occupés à fomenter on ne sait quel complot pour conquérir leur indépendance. L'ambiance était terrible, surtout à Varsovie, la capitale. Les habitants se tenaient tranquilles pour ne pas s'attirer d'ennuis, dans une atmosphère de plomb. Mais en secret, ils regardaient vers l'avenir. Et quand les occupants russes n'écoutaient pas aux portes, les Polonais entonnaient des chansons traditionnelles qui parlaient de la Vistule, le fleuve majestueux qui traverse la Pologne, ou des loups qui hantent les forêts. Et bien entendu, ils tombaient amoureux.

Wladyslaw et Bronislawa étaient deux jeunes enseignants de Varsovie. Lorsqu'ils unirent leurs vies, en 1860, lui avait vingt-sept ans, et elle vingt-cinq. Sitôt mariés, ils s'installèrent dans un quartier paisible du centre-ville de Varsovie. Ils logeaient rue Freta, une voie étroite et sinueuse, dont les immeubles peints en jaune et beige ne s'élevaient pas très haut, ce qui leur permettait de profiter d'une belle lumière. Aux premières lueurs de l'aube, les paysannes empruntaient cette ruelle car elle menait au marché où, installées devant leur étal, elles vendraient bientôt leurs poules, leurs navets et leurs choux verts, rangeant leurs sous dans les grandes poches de leur tablier. En entendant leur bavardage monter de la rue, Bronislawa et Wladyslaw, bien au chaud sous leurs couvertures, comprenaient que le jour allait se lever ; alors, ils se levaient eux aussi.

Bronislawa dirigeait une école de jeunes filles, située dans l'immeuble même où ils habitaient ; leur appartement, au deuxième étage, était un privilège attaché à la fonction. Chaque matin, elle et son époux prenaient ensemble leur thé, et engloutissaient une épaisse tartine de fromage avant d'aller travailler. Bronislawa nouait l'écharpe de son mari et lui tendait son cartable de cuir. Puis, tandis qu'elle s'arrêtait au premier étage, Wladyslaw

partait pour le lycée de garçons, où il enseignait les sciences physiques.

Après leur journée de cours, qu'il pleuve ou qu'il vente, le couple partait se promener au bord de la Vistule. En hiver, ils trottaient le long de la rive, serrés l'un contre l'autre, emmitouflés dans leur manteau. Ils contemplaient l'eau gelée scintillant de mille reflets, les joncs teintés de bleu, le givre sur les branches des arbres, les nuances argentées annonçant Noël. La neige crissait sous leurs souliers et, bien vite, le bas de la longue robe de Bronislawa se trouvait tout trempé.

L'été, assis l'un près de l'autre dans les herbes sauvages, ils regardaient voler les oiseaux migrateurs au-dessus des roseaux.

De retour à l'appartement, Bronislawa s'installait au piano pour jouer du Chopin, tandis que Wladyslaw, confortablement assis dans un fauteuil aux accoudoirs ornés de napperons, lisait le journal. Ainsi va la douceur des gens qui s'aiment.

Deux ans après leur mariage, Bronislawa s'aperçut qu'elle était enceinte. Un soir de 1862, après avoir soigneusement effacé la craie sur les tableaux noirs et rangé les salles de classe, elle rentra chez elle, se blottit tendrement contre son époux et lui murmura à l'oreille qu'ils allaient devenir parents. Wladyslaw la serra contre lui, pétrifié par la joie. Les mots lui manquaient.

Quelques mois plus tard, le même Wladyslaw, paniqué, accourut chez la matrone, une sage-femme qui habitait tout près de chez eux :

– Vite, dit-il, tout essoufflé, je vous en prie, ma femme est prise de contractions !

La matrone lui emboîta aussitôt le pas. Allongée dans son lit, Bronislawa transpirait à grosses gouttes. Son époux, lui, tournait en rond dans le salon. En proie à mille émotions, il était anxieux à l'idée qu'un problème survienne, et épaté que, à quelques mètres de lui, son enfant fût en train de venir au monde. Au bout d'un moment qui lui parut une éternité, il réalisa qu'il n'entendait plus les cris de douleur de sa femme. Les pleurs d'un nouveau-né les avaient remplacés. Bouleversé, il se précipita dans la chambre. La sage-femme protestait :

– Monsieur Sklodowski, attendez donc, laissez-moi ranger !

Mais Wladyslaw ne l'écoutait pas. Il entra et s'assit au bord du lit le plus doucement possible, pour ne pas déranger sa femme et le nouveau-né qui serrait ses petits poings, les yeux fermés.

– C'est une fille, murmura Bronislawa, qui tenait délicatement le bébé contre son sein. Une petite fille.

– *Kochanie*¹... lui dit Wladyslaw en posant un long baiser sur son front.

1. *Kochanie* : ma chérie.

Ils l'appelèrent Zosia.

Ils ne le savaient pas encore, mais il leur viendrait quatre autres enfants – cinq naissances en cinq ans.

Après Zosia arriva Josef en 1863, puis Bronia, en 1865. Hela naquit en 1866, et Marie en 1867. Désormais, Wladyslaw connaissait la procédure : dès que Bronislawa perdait les eaux, il filait chercher la sage-femme, puis se retranchait dans le salon où il se rongeaient les ongles.

À chaque cri de sa femme, il sursautait, le cœur prêt à exploser. Mais, toujours, il finissait par entendre les premiers gazouillis du bébé. Alors, seulement, la matrone l'autorisait à pénétrer dans la chambre. Il s'élançait au chevet de Bronislawa et lui caressait le front avec une infinie douceur :

– *Kochanie...*

Puis, benoîtement, il souriait au nourrisson. « J'ai de la chance, se disait-il. J'ai tellement de chance. »

Des premiers pas aux premiers mots, les cinq enfants grandirent et devinrent très proches les uns des autres. Le soir, les enfants débarrassaient la table et jouaient aux cubes ou aux devinettes. Bronia, qui aimait beaucoup l'école, décida d'enseigner l'alphabet à ses jeunes sœurs. Avec Hela, qui préférait le piano de sa mère aux livres scolaires, elle n'eut

point de succès. Mais Marie adorait apprendre. Bronnia lui montra comment tracer des lettres avec une plume, afin de former des mots. En même temps, elle lui apprit à lire.

Marie, cependant, n'avait que quatre ans lorsque sa mère contracta la tuberculose. On était en 1871. Partout en Europe, des millions de gens mouraient de cette maladie. Hélas ! il n'existait ni vaccin, ni médicament efficace. Les médecins n'avaient alors qu'une certitude : la tuberculose était aussi contagieuse que la peste. C'est pourquoi l'entourage des malades devait, pour ne pas l'attraper à son tour, se montrer extrêmement prudent. C'est ce qu'expliqua à Wladyslaw le médecin venu examiner sa femme : la famille fut contrainte de prendre des mesures drastiques sans tarder.

– Vous utiliserez deux vaisselles distinctes, annonça le docteur en refermant sa sacoche. L'une pour votre épouse et l'autre pour le reste de la famille. Vous ferez de même avec le linge de maison, les draps, les taies d'oreiller et les serviettes de toilette. Évidemment, vous devrez aussi faire chambre à part.

– Je comprends, murmura Wladyslaw en baissant la tête.

– Le seul remède contre la tuberculose, précisa le médecin en enfilant son pardessus, consiste en un isolement total.

– Que voulez-vous dire ?

– Empêchez les enfants de s’approcher de leur mère. C’est un fait : ils sont plus vulnérables que les adultes.

– Docteur, avança Wladyslaw, mon épouse a pour habitude de leur lire une histoire le soir...

– Malheureux ! s’écria le médecin. Vous n’y pensez pas ! Si elle est prise d’une quinte de toux, le moindre postillon, et l’enfant tombera malade à son tour.

– Elle aime les regarder s’endormir, tous les cinq... poursuivit Wladyslaw, qui voyait disparaître sous ses yeux des images qu’il avait crues éternelles. Le matin, elle tresse les cheveux de nos filles qui n’y arrivent pas encore toutes seules.

– Entendez-moi bien, professeur Sklodowski, les petits n’auraient quasiment aucune chance de survivre à la tuberculose. C’est pourquoi votre épouse ne doit plus non plus les embrasser.

– Mais alors, fit Wladyslaw, la gorge nouée, toute notre vie va changer ?

Au fond de son lit, Bronislawa savait qu’elle était gravement malade. Un jour, espérait-elle, elle respirerait de nouveau la douceur d’un enfant, guiderait sa main pour lui apprendre à écrire, partagerait les chamailleries du repas familial. Mais pas encore. Pas dans l’état où elle se trouvait. Évidemment, elle avait arrêté d’enseigner.

Les cinq enfants étaient priés de ne pas faire de bruit et de cesser de galoper à travers tout l'appartement. Anéantie, Bronislawa s'était résignée à sacrifier sa tendresse à leur santé. Jamais elle ne sortait de sa chambre. Si elle voulait guérir, il lui fallait un calme complet.

Comme tous les tuberculeux, elle était épuisée. Les poumons en feu, elle toussait en permanence, crachait du sang, et elle s'affaiblissait de façon dramatique.

Au bout de quelques semaines, Wladyslaw comprit qu'elle ne reprendrait pas son poste de directrice d'école. La famille fut alors contrainte de déménager, de quitter l'appartement de la rue Freta où Zosia, Josef, Bronia, Hela et Marie avaient vu le jour. Naturellement, le logement de fonction devait aller à la dame qui remplacerait Bronislawa.

Wladyslaw trouva un nouvel appartement, près du lycée où il enseignait. Ses quatre fillettes fréquentant la même école primaire, elles partaient ensemble le matin et rentraient ensemble lorsque la cloche sonnait la fin des cours. En chemin, elles déposaient puis venaient chercher leur frère Josef devant l'école de garçons.

Un soir, une fois les enfants couchés, Wladyslaw s'installa à la table de la cuisine pour faire ses comptes.

Dans un cahier, il traça deux colonnes, l'une pour les dépenses du foyer, l'autre pour son salaire. Du temps où Bronislawa travaillait, ils n'avaient jamais roulé sur l'or, mais ils avaient mené une vie décente, achetant de la viande deux fois par semaine. Faire ressemeler leurs souliers, par exemple, était sans conséquences sur leur budget. Cependant, Wladyslaw voyait bien que désormais son seul salaire ne suffirait pas à couvrir les frais à venir.

Ayant terminé ses calculs, il mit sa tête entre les mains et resta ainsi plusieurs minutes. La situation était difficile. Bronislawa devrait bientôt effectuer une cure médicalisée dans un sanatorium en Autriche afin de remplir ses poumons du bon air pur de la montagne. Cela coûtait très cher. Or il n'était pas question, pour Wladyslaw, de retirer ses enfants de l'école pour qu'ils gagnent leur vie, comme tant d'autres bambins démunis. Que deviendraient-ils alors? Vendeurs de journaux à la criée? Cireurs de chaussures dans le quartier des banques et des ministères? Non, se répéta Wladyslaw, Josef ne serait pas l'un de ces gamins des rues qui gagnent un sou en aidant un cocher à manœuvrer dans une rue encombrée, en livrant un message à quelqu'un, ou en faisant le pied de grue devant une boutique pour dissuader les chenapans de venir chaparder des bricoles. Et ses filles ne se loueraient pas à la blanchisseuse pour porter des paniers de linge à travers

Varsovie, pas plus qu'elles ne vendraient des bouquets de violettes, assises sur un tabouret le long du trottoir. Le plus important, se dit Wladyslaw, était de ne pas interrompre leur scolarité. Il devait donc trouver un moyen de faire rentrer plus d'argent dans les caisses de la famille.

Alors lui vint une idée. L'appartement n'était-il pas assez vaste pour sous-louer une chambre à des étudiants? Si ses quatre filles partageaient une chambre, de la place serait libérée, et la chose deviendrait possible. Le prix serait modique, car l'endroit n'était guère luxueux, mais enfin, ce complément serait le bienvenu.

C'est ainsi que, chez les Sklodowski, vinrent s'installer de pauvres pensionnaires à l'hygiène douteuse. Certains, même, étaient couverts de puces et de poux. À cause de ces insectes, porteurs de maladies diverses, la famille se vit, après la tuberculose de Bronislawa, frappée par un deuxième malheur. Piquées par l'une de ces bestioles, Zosia, qui avait treize ans, et Bronia, qui en avait onze, contractèrent le typhus. Les deux jeunes filles étaient à l'agonie. Elles souffraient de terribles fièvres, de migraines à se taper la tête contre les murs, de puissantes nausées. Wladyslaw, qui veillait déjà sur son épouse depuis cinq ans, remua ciel et terre pour les sauver. Il envoyait quérir le médecin à toute heure, leur faisait boire des tisanes de raifort sauvage, ouvrait les fenêtres en grand pour

faire circuler l'air dans la chambre. L'état de Bronia se stabilisa ; mais Zosia, elle, allait de plus en plus mal. Bientôt, ses propos cessèrent de faire sens, et ses vomissements noirs devinrent alarmants.

– Je ne peux plus rien ! soupira le docteur, venu une dernière fois examiner l'adolescente. Je suis désolé.

Après deux mois d'atroces souffrances, Zosia s'éteignit. Hirsute, les yeux injectés de sang, Wladyslaw poussa la porte de la chambre de Bronislawa pour lui annoncer que leur fille aînée n'était plus. Dans un grand râle, Bronislawa s'évanouit de douleur. Le médecin accourut de nouveau pour lui faire respirer des sels. Hébétée, Bronia, encore malade, gardait les yeux rivés sur la dépouille de Zosia, étendue, les bras croisés sur le cœur. Autour de sa couche, Josef, Hela et Marie n'arrêtaient pas de pleurer.

Comme un pantin, Wladyslaw organisa l'enterrement de sa fille. Il commanda aux pompes funèbres un poème à faire graver sur la pierre tombale :

*« Seuls, ici, nous sommes et te pleurons
Toi, notre consolation, notre fierté, notre joyau ;
Et nous vivons dans l'immense espoir
De te revoir un jour au Royaume des cieux. »*

Le jour des funérailles de Zosia, Bronislawa la tuberculeuse glissa lentement ses jambes hors du lit

et posa les pieds par terre. Blanche comme un linge, elle appuya ses deux poings sur le matelas et, toute tremblante, parvint à se lever. Une violente quinte de toux l'obligea à se rasseoir, puis elle s'efforça de reprendre son souffle et se remit vaillamment debout. À petits pas, pliée en deux dans sa longue chemise de nuit, elle se retenait aux parois du mur, parcourant à pas menus l'interminable chemin qui séparait sa chambre du salon.

– Maman, murmura Bronia en la voyant avancer ainsi dans le couloir, tu dois rester au lit.

Mais Bronislawa ne l'écoutait pas. Son mouchoir plaqué sur sa bouche, elle se dirigea jusqu'à la fenêtre du salon. Le moment de l'ultime au revoir était arrivé, et elle voulait voir passer dans la rue le convoi accompagnant Zosia à sa dernière demeure. Derrière le cercueil porté par un fiacre, Wladyslaw avançait, accompagné de Josef, Hela et Marie, tous vêtus de petits manteaux noirs. Bronislawa était trop faible. Sentant ses jambes fléchir, elle s'effondra sur le fauteuil en tissu damassé.

De retour du cimetière, sa famille la trouva inerte, vide de mots et de larmes. Wladyslaw la reconduisit à sa chambre. La soutenant par la taille, il s'aperçut qu'elle ne pesait plus rien.

À la mort de Zosia, Bronia avait donc onze ans. Peu à peu, elle reprit des forces et, héroïquement, parvint à vaincre le typhus. Une fois guérie, elle endossa immédiatement le rôle de l'aînée. Sa mère étant confinée dans sa chambre, et son père travaillant pour subvenir aux besoins de la famille, c'est tout naturellement à elle qu'incombait la charge domestique. Wladyslaw lui montra comment tenir le livre de comptes, avec la colonne de gauche pour les dépenses et celle de droite pour les recettes, à savoir son salaire et les loyers payés par les sous-locataires. Chaque matin, Bronia se levait avant ses sœurs Hela et Marie, et son frère Josef, pour seconder son père et préparer les repas.

– Bronia, ma chérie, lui demandait par exemple ce dernier, reste-t-il des pommes de terre pour ce soir ?

– Un demi-kilo environ. Nous avons aussi trois oignons. Avec de la viande, j'aurais pu faire un ragoût...

– File au marché et prends la viande la moins chère, pourquoi pas des pieds de porc ? Tu feras bien attention quand la marchande te rendra la monnaie.

Wladyslaw dépensait toutes ses économies pour sauver sa femme. C'est ainsi que Bronislawa partit plusieurs mois en cure sur la Côte d'Azur. Mais la tuberculose était plus coriace que les médecins. Bientôt, Bronislawa fut de retour, plus maigre que jamais, respirant toujours difficilement. Peu à peu, la vie la quittait.

Un soir, le visage couvert de larmes, Wladyslaw prit ses enfants par la main pour qu'ils viennent dire adieu à la mourante. Sa femme tant aimée reposait dans son lit, blanche comme un linge, les joues creuses et les cheveux épars, si mince qu'elle en devenait transparente. Péniblement, elle entrouvrit les yeux et chercha sa famille du regard. Levant sa main avec peine, elle leur fit signe d'approcher encore. Doucement, elle tourna la tête pour regarder ses enfants chéris et leur père, le bon Wladyslaw.

D'une voix à peine audible, elle murmura : « Je vous aime. »

– Maman ! s'écria Marie.

Mais c'était fini. Leur maman était morte.